

## Prononcer juste

Par François Chirpaz

[www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch)

Rubrique Philosophie

11 septembre 2011

« C'est le Tout-autre que l'on cherche à saisir. Comment expliquer qu'on le cherche et ne le trouve pas, mais qu'on le cherche encore ? L'illimité est le souffle qui nous anime. L'obscur est un souffle ; Dieu est un souffle. On ne peut s'en emparer. La poésie est la parole que ce souffle alimente et porte, d'où son pouvoir sur nous.

Toute l'activité poétique se voue à concilier, ou du moins à rapprocher, la limite et l'illimité, le clair et l'obscur, le souffle et la forme. C'est pourquoi le poème nous ramène à notre centre, à notre souci central, à une question métaphysique. Le souffle pousse, montre, s'épanouit, disparaît ; il nous anime et nous échappe ; nous essayons de le saisir sans l'étouffer. Nous inventons à cet effet un langage où se combinent la rigueur et le vague, où la mesure n'empêche pas le mouvement de se poursuivre, mais le montre, donc ne le laisse pas entièrement se perdre.

Il se peut que la beauté naisse quand la limite et l'illimité deviennent visibles en même temps, c'est-à-dire quand on voit des formes tout en devinant qu'elles ne disent pas tout, qu'elles ne sont pas réduites à elles-mêmes, qu'elles laissent à l'insaisissable sa part. »

Ph. Jaccottet

À cette page de *La Semaïson*, je ne cesse de revenir, comme pour y retrouver le centre de l'inspiration de l'œuvre de Jaccottet, bien sûr, mais aussi celui de l'entreprise poétique : là où elle est à son être parce qu'elle est à ce qui fait sens en elle et par elle. Là où elle est en son lieu, au sens qu'il accorde à ce terme, comme il le dit à propos de Rilke : une sorte de centre mis en rapport avec un ensemble, car là y règne un repos et un recueillement.

« Ne rien expliquer, mais prononcer juste », écrit-il encore dans *La Semaïson*. Ne serait-ce point en ces mots, couplés avec ceux que je viens de citer, qu'il convient de se tourner, pour entendre le sens de l'entreprise poétique et, en même temps, pour discerner la clef de voûte de l'œuvre de Jaccottet, celle qui fait s'ordonner d'un seul tenant poèmes et essais ?

Qui donc, en effet, est le poète ? En quel lieu se tient-il ? Et quel est le propre de la parole à quoi il se risque ? De telles questions ne cessent de faire retour, dans notre culture d'Occident, depuis le temps où, le premier, Platon a énoncé, en clair, l'aveu de la réticence de la pensée qui se veut rationnelle devant la parole poétique. Sans doute le poète est-il chose ailée et légère. Et sans doute se voit-il reconnu le statut d'inspiré (Enthéos, dit le grec, celui qui est dans le dieu). Mais comment distinguer sa parole inspirée du simple délire de la maladie ?

Maître de vérité, ou bien maître du mensonge ? L'ancienne tradition grecque désignait le

poète comme maître de vérité : celui qui maintient vivant le souvenir dans la mémoire et contre l'usure de l'oubli. Jaccottet est trop méfiant à l'endroit des dogmes et des assurances proclamées pour laisser assigner à la poésie un tel office. Trop peu sûr de lui, en tout cas, et trop hésitant dans sa démarche pour prétendre à un tel rôle. Comme Hölderlin, il parle en des temps de détresse, là où l'évidence du sens ne se donne jamais avec la certitude de se laisser déchiffrer d'une manière intégrale. Là, pourtant, il ne renonce pas à parler, ce qui serait renoncer à soi-même. Mais, là, il sait que son propre chemin, il ne peut le trouver qu'avec un « très faible reste d'espoir ».

Le monde dans lequel nous avons à vivre, nous autres hommes, ne se manifeste jamais d'une manière telle qu'il autoriserait la certitude que l'évidence du sens est partout repérable. Il ne s'ensuit pas pour autant que rien ne soit que non-sens, chaos absurde du monde et du devenir. Rien n'éclate dans la clarté sans conteste de l'évidence. Et pourtant le sens ne cesse d'affleurer, comme la présence du souffle qui nous anime. Une clarté qui vient sourdre de l'obscur, un obscur qui laisse sourdre la clarté qui la fait vivre, tel « ce parfum de la violette de mars, creusant dans l'épaisseur opaque du temps un canal sombre et velouté par quoi l'esprit débouche enfin sur un canal où tout était éclairé ».

Ce sont des « riens » que ce souffle laisse pressentir, tel ce parfum de violette. Ils sont pourtant des moments privilégiés, parce qu'en eux « ce que j'appelle la réalité réelle nous fait signe ». Comme dans le verger, comme dans la campagne au fil des saisons (et plus encore dans le temps de l'hiver), comme devant le Ventoux qui se profile au loin.

« Écoute, regarde, respire », comme il est dit dans Paysages avec figures absentes. Car il s'agit de se rendre attentif à la présence des « oiseaux invisibles », du souffle qui anime tel un illimité. De se rendre disponible à ce souffle qui affleure et ne se manifeste jamais que dans l'affleurement. Ce souffle est d'une légèreté presque insaisissable, impossible à saisir, mais toujours là. Toujours là, mais dans le retrait et se dérochant à la parole qui voudrait l'enfermer dans ses images ou dans ses formules.

Ce souffle, il importe à l'homme de l'entendre, dans la trace des mille « riens » de notre vie où il vient à se manifester. Il s'y laisse reconnaître, mais d'une manière comme fugitive et donc impossible à saisir. Il importe pourtant de le dire, même s'il ne peut se laisser expliquer, ne pouvant tomber sous la prise de l'homme. Seule parvient à le rendre manifeste la parole qui sait prononcer juste.

« Méfie-toi des images. Méfie-toi des fleurs. Légères comme les paroles. Peut-on jamais savoir si elles mentent, égarent, ou si elle guident ? »

Mais

« Parler pourtant est autre, quelquefois  
que se couvrir d'un bouclier d'air ou de paille... »

Parler, sans doute, est aisé à l'homme. Si facile qu'il en vient à oublier que le péril qui le guette, en sa parole, est de se laisser prendre au piège de son bavardage. Les mots ont toujours déjà trop servi et ils servent à trop de choses dans la vie quotidienne. Le peintre ou le sculpteur ont cette chance insigne d'œuvrer sur un matériau toujours neuf. De cette chance le poète est privé, lui qui ne peut faire œuvre qu'avec des mots qui servent à tant d'autres choses.

De là le sens de ce souci qu'il faut maintenir, d'avoir à prononcer juste. Il est étonnant que, disant cela, Jaccottet retrouve le terme même auquel Platon fait recours pour assigner la pensée à sa destination essentielle, le philosophe : orthôs, c'est-à-dire d'une manière droite. Avec justesse et avec justice. La pensée est véridique, lorsqu'elle se maintient orthôs, et la parole qu'elle profère est vraie, si elle sait se maintenir dans l'exigence de cette rectitude. Une telle possibilité pourtant, pour Platon, ne saurait être le propre que du philosophe, et non pas du poète.

Prononcer juste et non pas expliquer. Pour le poète, il n'y a rien à expliquer : ni l'homme, ni le monde, ni la vie, ni la mort. Il y a simplement, par contre, à maintenir la parole dans l'ouverture de ce qui constitue le centre de l'homme. Là seulement il peut reconnaître la trace ténue de la jointure du souffle qui fait être toute chose ainsi qu'elle est et de la fragilité de l'existence humaine, s'attachant à la parole qui se voue à concilier le souffle et la forme, tenant le difficile équilibre de la forme nécessaire et de l'illimité qui l'anime et lui donne sens. Sans l'élaboration de la forme, la parole n'accède jamais à l'œuvre. Mais sans la présence du souffle, la forme est sans vie, et elle ne peut témoigner tout au plus que de l'habileté de l'homme.

Prononcer juste est maintenir nécessaire une parole impossible. Impossible à qui sait bien que les mots ne sont que des mots, et qu'ils ne sauraient nous guérir de notre fragilité d'homme. Et que les images, si elles parviennent à nous libérer des constructions des idées, peuvent aussi nous prendre à leur piège (« L'image cache le réel, distrait le regard, et quelquefois d'autant plus qu'elle est plus précise, plus séduisante pour l'un ou l'autre de nos sens, ou pour la rêverie »). Et cependant la parole demeure indispensable puisque c'est en elle et par elle que l'homme parvient, parfois, à rendre manifeste l'« ouverture infinie » qui fait vivre. Et à l'écrire, pour la dire à un autre homme. Même si elle ne dit qu'en peu de mots, comme Hölderlin dans l'ébauche d'un hymne à Colomb, ou comme les poètes du haïku.

La justesse d'un tel prononcer ne réside-t-elle pas dans cette disponibilité requise de l'écoute, du regard, de la respiration ? Dans le regard qui a appris à se faire écoute, dans l'écoute qui est respiration, attentive à la présence de cet essentiel : le lieu où, dans le monde, souffle l'esprit, fragile et ténu « comme les traces de pas des oiseaux dans le ciel », ainsi que l'énonce la formule zen. Alors la parole a compris que ce qu'elle a à dire est le plus simple. Et que c'est le plus simple de la vie et de la mort qui est toujours le plus difficile à dire.

Le plus simple, « la pensée qu'il y a de l'inconnu, de l'insaisissable, à la source, au foyer même de notre être » : cela qui ne se donne que dans l'affleurement et ne se laisse pressentir que d'une manière fugitive, et comme en demi-teinte. Et le plus difficile à dire, car il importe de savoir ne pas dépasser la juste mesure dans cette sorte de « traduction » qu'est le passage dans les mots. Ce qui cependant est à dire, car seules de telles paroles peuvent « laver l'âme ».

« Les œuvres ne nous éloignent pas de la vie, elles nous y ramènent, nous aident à vivre mieux, en rendant au regard son plus haut objet. Tout livre digne de ce nom s'ouvre comme une porte, ou une fenêtre. » C'est ce rappel insistant qu'il me plaît de retrouver, chaque fois que j'ouvre, à nouveau, un livre de Jaccottet : dans son invite à cette conversion du regard (puisque sans elle la vie de l'homme est condamnée à se perdre, faute de reconnaître son lieu), comme dans l'exigence imposée à la parole, pour qu'elle sache se tenir à la hauteur de ce qui s'ouvre en elle.

Prononcer juste est, peut-être, en fin de compte, la seule façon de nous tenir à la hauteur de notre dignité propre : cette exigence poétique qui vient s'imposer à la parole, la même qui rend la parole poétique irremplaçable, parce que si nécessaire à la vie, fût-ce en chacune de ses occupations de tous les jours.

© François Chirpaz

[www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch)

Rubrique Philosophie

11 septembre 2011